

même se trouve en face d'un ami, à qui il dit : " Le pauvre niais, le voilà bien attrapé ! croit-il qu'il fera mieux que moi, qu'il pourra avoir du bled où je n'ai en que des chardons, de bon foin où il ne pousse que des *bouquets jaunes* ? " Nous verrons plus tard quel est le plus niais des deux. Au bout de quatre ans cette terre est entièrement payée et elle est d'une fertilité à rendre tous les voisins jaloux. Des animaux d'espèces choisies la parcourt en tout sens et proclament sa richesse par leur embonpoint. Mais sa vigueur n'est-elle pas passagère et ne va-t-elle pas disparaître pour faire place de nouveau à la stérilité ? Non, au contraire les revenus accroissent d'année en année, et au bout de dix ans seulement, ce propriétaire croirait sacrifier son champ en le vendant pour la somme de quatre mille piastres. Ainsi voilà qui est clair comme le jour : la même terre a ruiné son premier propriétaire, parce qu'il s'est cramponné à une malheureuse routine ; elle a fait la fortune du second, parce qu'il l'a traitée convenablement. Ce fait, loin d'être isolé, a été répété des centaines de fois.

En voici un autre à peu près semblable. - Cette fois ce n'est plus un français, mais un anglais. Ce dernier, ruiné par de fausses spéculations dans son pays, et réduit aux conditions les plus déplorables, s'expatrie et vient en Canada. Lui aussi devient fermier et conduit les travaux de la ferme avec le plus grand succès. Le propriétaire et ses voisins, qui accueillirent ses débuts par des rires moqueurs, furent bientôt forcés de changer d'avis. En dernière analyse voici ce qui arriva : Au bout de cinq ans le fermier devient propriétaire du champ qu'il a fertilisé, et le paie complètement sur le champ. A quelques années de là cet étranger valait, par ses richesses, autant qu'un tiers des cultivateurs de la paroisse où il vivait.

Je pourrais vous citer de nombreux exemples d'écossais et d'irlandais qui sont arrivés pauvres au milieu de nous, et qui sont devenus propriétaires de terres que des canadiens étaient forcés de vendre ; mais je crois que ceux que j'ai cités sont plus que suffisants pour ceux qui veulent sincèrement être éclairés. Ces faits, malgré la conviction qu'ils doivent porter dans nos esprits, ne doivent pas cependant nous empêcher de pousser nos conséquences jusqu'au bout, ainsi continuons.

Maintenant que nous sommes forcés, par les preuves déjà données, de reconnaître que des étrangers, venus ici pauvres, sont devenus riches sur des terres que nous avions épuisées, il ne nous reste donc plus qu'à examiner si nous sommes, en tout, dans les mêmes circonstances qu'eux, et si nous avons les mêmes ressources, ou si nous pouvons les acquérir. Eh bien ! comment sont-ils arrivés aux résultats que nous admirons ? Les connaissances en agriculture, l'intelligence jointe à l'activité, à l'économie, à l'esprit d'ordre et d'observation : tels sont les secrets qui leur ont procuré le succès, et rien de plus. Maintenant demandons-nous : Que nous manque-t-il pour arriver au même but ? D'abord il est vrai que nous sommes forcés d'admettre que nos connaissances en agriculture sont généralement inférieures aux leurs, et laissent beaucoup à désirer ; mais ne pouvons-nous pas les acquérir par la lecture des livres et des journaux agricoles ? Ne pouvons-nous pas les accroître en

observant, étudiant les modèles que nous donnent certaines localités et institutions ? Ah ! si nous nous étions mis à l'œuvre aussitôt que l'occasion nous en a été fournie, aujourd'hui nos connaissances seraient très-étendues. Ainsi cette ressource, si elle manque au grand nombre aujourd'hui, tous peuvent l'obtenir en quelques années. Quant à l'intelligence, croyez-vous, bienveillants lecteurs, que nous en sommes plus dépourvus que les étrangers qui nous arrivent ? Pour nous, nous croyons sincèrement que nos compatriotes possèdent cette précieuse faculté à un aussi haut degré qu'aucun autre peuple. Nous sommes persuadés qu'un simple rapprochement de nos travaux intellectuels, littéraires et matériels avec ceux de n'importe quelle nation de la terre suffirait pour nous en convaincre. Cet avantage va paraître exagéré à quelques-uns de nos lecteurs. " Comment ! dira-t-on. comparer nos travaux intellectuels, etc., à ceux de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne ? Oui, nous croyons que ce rapprochement nous serait favorable ! Et nous osons avancer que nos contradicteurs seront d'accord avec nous dès qu'ils voudront se rappeler une chose essentielle, c'est-à-dire notre âge comme peuple. N'oublions pas que nous comptons peu d'années, que notre marche a été retardé par les obstacles les plus multipliés, par des difficultés de tout genre ; qu'on a tout fait pour nous anéantir. Les nations auxquelles nous osons nous comparer, comptent une longue suite de siècles. Par la proximité qui existe entre eux, la découverte d'un pays, ses lumières deviennent le partage du pays voisin. Tous ces avantages et bien d'autres leur ont donné sur nous une supériorité marquante. Mais parce qu'un homme, dans l'âge mûr, aura des connaissances plus étendues, un savoir plus vaste qu'un jeune homme de quinze ans, en conclurez-vous que ce dernier lui est inférieur sous le rapport de l'intelligence, de l'esprit, du génie et des autres facultés, surtout s'il est heureusement pourvu ? Non, sans doute, et chaque fois que vous voudrez les comparer l'un à l'autre vous ferez toujours la part de l'âge. Agissez ainsi quand vous voulez comparer le peuple canadien à ceux de la vieille Europe, et vous ne nous refuserez pas ce que nous réclamons.

Pendant longtemps on a pu croire que des voisins entrepreneurs et qui, en tout, vont à pas de charge, nous avaient devancés dans l'ordre matériel ; mais aujourd'hui ne sommes-nous pas forcés de revenir de notre première appréciation ? En effet considérons de sang-froid les travaux, les entreprises gigantesques et de toute sorte qui nous ont éblouis à première vue ! Le plus simple examen ne suffit-il pas pour nous convaincre qu'ils ont bâti sur le sable, que la sagesse et le calcul n'ont nullement présidé à leur délibération ; et que tout ayant été fait à la vapeur, tout aussi menace ruine et va s'écrouler au train de la vapeur, et qu'après tout nous avons agi avec non moins d'intelligence qu'eux. Maintenant venons à l'esprit d'ordre. Il est vrai que cet article nous laisse un peu en arrière ; mais en cela comme en tout le reste, nous pouvons facilement et promptement nous mettre au niveau des autres peuples. Quant à l'activité, voilà un sujet que nous abordons avec un légitime orgueil et nous ne craignons pas de dire que le peuple canadien.